

Jean Delisle

LE TRADUCTEUR MONTRÉALAIS PIERRE BAILLARGEON : UN STYLISTE DE GRANDE CLASSE

Né à Montréal en 1916, Pierre Baillargeon meurt à Rochester (New York) en 1967. Sa carrière s'étend sur une trentaine d'années et coïncide avec la période dite de la «grande noirceur». «Nos écrivains exercent tous un métier parallèle; ils sont avocats, médecins, traducteurs, prêtres», constate Pierre Baillargeon. Lui-même ne fait pas exception. Pour gagner sa vie, il sera traducteur, journaliste, professeur de langue, conseiller littéraire, secrétaire d'ambassadeur et rédacteur dans deux services de relations publiques, ceux de la Société Bell et des Chemins de fer nationaux. Celui qu'on a qualifié du «plus français des écrivains canadiens-français» saura mettre à profit sa connaissance exceptionnelle de la langue et un talent inné pour la traduction. En fait, il y a trois traducteurs en Pierre Baillargeon. Le premier est le traducteur nourricier, celui qui exerce ce métier pour subvenir aux besoins matériels de sa famille. Le deuxième est le traducteur littéraire qui s'adonne à des travaux plus stimulants sur le double plan intellectuel et créateur. La pratique de la traduction littéraire lui donne alors l'occasion de déployer sa prose classique et son style rigoureux. Enfin, le troisième est le traducteur fictif, celui de ses romans-essais largement autobiographiques. Ses personnages imaginaires ont avec lui d'étranges liens de parenté. C'est à travers eux, ses porte-parole, qu'il nous révèle sa conception de la traduction. Faute d'espace, nous ne présenterons ici que les deux premiers.

Le traducteur nourricier

À quelle porte frapper quand on est sans diplôme, sans titre, sans

expérience? Quand tout ce qu'on peut faire valoir, outre l'enthousiasme de ses 24 ans, est une ardente passion pour la littérature, un immense désir d'écrire et une maîtrise exceptionnelle de la langue française? Une voie s'ouvre à lui : «Me spécialiser en traduction, étudier l'anglais, dresser des listes de mots?», écrit-il dans son *Journal*, le 8 octobre 1941. La traduction lui met le pied dans l'étrier. Tout au long de sa carrière, elle sera pour lui gagne-pain ou revenu d'appoint. «Mon métier, écrira-t-il cinq ans plus tard, c'est la traduction, c'est lui qui me fait vivre et les miens; tâcherai d'exceller en cela au moins.»

Le pays en guerre retient ses services comme traducteur au Corps d'aviation royal, et une agence de publicité, comme rédacteur (*creative writer*) pour la campagne des Bons de la Victoire. Sa carrière s'amorce sous le signe de la précarité. Le jeune Montréalais ne tarde pas à faire l'expérience des conditions de travail imposées trop souvent aux traducteurs, jugés taillables et corvéables à merci. En 1942, Pierre Baillargeon entre au journal *La Patrie*. Il se voit confier diverses tâches : traduction de bandes dessinées et de faits divers, rédaction de bas de vignettes, correction d'épreuves. Pour sa peine, il touche 37,50 \$ par semaine. Maigre rétribution. C'est par nécessité que Pierre Baillargeon exerce ce «petit métier», comme il l'appelle. Pour arrondir ses fins de mois, il vend des articles à des revues ou à des journaux. Il touche six dollars par texte. À l'été de 1949, entre deux voyages en France, il déniche un emploi de nuit à *La Presse*, où il corrige «les épreuves bavochées des petites annonces [...] dans un nuage de mouches». Ce travail d'échenilleur de textes n'est qu'un expédient car, dès septembre, il retourne en France.

Si les salles de rédaction des journaux n'ont pas vraiment permis à Pierre Baillargeon d'exercer, en tant que traducteur, son talent de styliste littéraire, les travaux de traduction que lui confient certains éditeurs lui offrent, en revanche, l'occasion de donner sa pleine mesure. Mais son œuvre d'écrivain et de traducteur littéraire s'est toujours tissée laborieusement entre le «petit métier» et les obligations familiales.

Le traducteur littéraire

En 1942, il signe *Les Guerres modernes et la pensée catholique*, de l'homme politique et sociologue Luigi Sturzo (1871-1951), fondateur du premier grand parti démocrate chrétien en Italie. L'année suivante paraît une autre traduction de Pierre Baillargeon, aux Éditions Variétés, cette fois. Il s'agit d'un ouvrage de l'Américain Hugh Byas, *The Japanese Enemy*, publié en français la même année que l'original sous le titre *Le Japon et la guerre*. La comparaison du texte anglais et de sa version française nous éclaire sur les talents du traducteur. On constate à quel point il sait se détacher de l'original pour produire une version entièrement repensée, intelligente, dépouillée.

En 1955, l'éditeur Robert Laffont lui commande une nouvelle traduction du premier roman policier d'Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet* (1887). Dans une émission radiophonique diffusée sur les ondes de Radio-Canada en 1964, le traducteur montréalais affirme être, à sa connaissance, le premier Canadien français à traduire une œuvre littéraire pour le compte d'une maison d'édition parisienne. Ces contrats s'obtenaient difficilement, car les éditeurs étaient assaillis par les agrégés d'anglais en quête de travail. La nouvelle traduction de Pierre Baillargeon, *Étude en rouge*, avait été précédée de trois autres - 1903, 1933 et 1946. Elle paraît dans le premier tome des *Œuvres complètes* de Conan Doyle publiées en dix volumes de 1956 à 1958. Dix ans plus tard, c'est cette traduction qui est retenue par les Éditions Rencontre, de Lausanne (Suisse), en vue de la publication, en vingt volumes, des *Œuvres littéraires complètes* de l'auteur du célèbre détective. Enfin, lorsqu'en 1994 Gallimard ajoute à sa collection «Folio junior» (no 762) la première enquête du locataire du 221b, Baker Street, c'est, une fois de plus, la version de Pierre Baillargeon qui est rééditée. Celle-ci n'a pas pris une seule ride en quarante ans. Le traducteur applique à cette œuvre son style lapidaire, dépouillé, classique. Perfectionniste jusqu'au bout des ongles, il remet son ouvrage cent fois sur le métier.

Le traducteur, détective à sa manière, développe un sens aigu de

l'observation, scrute le texte à la loupe, tâte diverses hypothèses, mûrit ses décisions. En enquêteur minutieux, il prend le sens en filature, interroge chaque mot, chaque structure de phrase, ne laisse aucun indice au hasard. Avec une logique implacable, il reconstitue la scène en rassemblant toutes les pièces jusqu'à ce qu'il finisse par résoudre l'énigme du sens que cache le texte original. La «science de la traduction» n'est-elle pas aussi une «science de la déduction»? Watson qualifie Holmes de parfaite «machine à observer et à raisonner». Cette observation ne s'applique-t-elle pas aussi à tout bon traducteur?

Les traductions «refondues» de Pierre Baillargeon accordent la primauté à la limpidité d'expression, à la justesse de ton, à l'effet. Rebelle à tout verbiage, l'écrivain-traducteur se révèle un remarquable styliste. Le premier paragraphe du troisième chapitre nous en offre un exemple éclatant. Indépendamment du fait que la version française compte 75 mots contre 91 en anglais, le passage traduit, entièrement «repensé», témoigne de l'exceptionnelle maîtrise de la langue de Pierre Baillargeon.

I confess that I was considerably startled by this fresh proof of the practical nature of my companion's theories. My respect for his powers of analysis increased wondrously. There still remained some lurking suspicion in my mind, however, that the whole thing was a pre-arranged episode, intended to dazzle me, though what earthly object he could have in taking me in was past my comprehension. When I looked at him, he had finished reading the note, and his eyes had assumed the vacant, lack-lustre expression which showed mental abstraction (Doyle 1887 : 48-49).

Cette preuve toute fraîche que les théories de mon compagnon étaient applicables m'ébranla. Du même coup, crût mon respect pour sa puissance d'analyse. Toutefois, je me demandais encore si tout cela n'avait pas été préparé pour m'éblouir; mais quel intérêt aurait eu Sherlock Holmes à m'en imposer de la sorte? Je le regardai : il

avait fini de lire la lettre et ses yeux avaient pris une expression vague, terne, qui marquait chez lui la préoccupation (Doyle 1956 : 38).

Remarquons le rejet du verbe «m'ébranla» à la fin de la première phrase. À lui seul, ce mot rend avec force tout le segment «*I confess that I was considerably startled by*». Le lien logique unissant la première et la deuxième phrase est explicité et renforcé par la charnière «Du même coup». La troisième phrase de l'anglais, méconnaissable sous ses habits français, gravite autour du verbe «éblouir» (*to dazzle*). Un grand styliste se reconnaît, dit-on, à son emploi du verbe.

L'application et l'acharnement que Pierre Baillargeon met au travail et son constant souci «de bien faire» finissent par drainer ses énergies et taxer sa santé. La crise cardiaque qui le terrasse en 1958 n'est sans doute pas étrangère à sa rude discipline de travail. La nécessité de gagner durement sa vie ne lui a pas laissé le loisir de flâner à sa guise dans les jardins de la littérature. «J'aime ce que je fais, répétait-il. Je ne fais pas ce que j'aime». Tout était selon ses goûts, rien n'était selon son cœur.

C'est en France, plus que dans son pays d'origine, que Pierre Baillargeon peut mettre à profit sa vaste culture générale et ses talents littéraires. Ainsi, l'*Encyclopédie Quillet* lui confie, en 1958, la rédaction de trois articles : musique et littérature canadiennes, journalisme au Canada et langue française. L'année suivante, *Sélection du Reader's Digest* lui commande une nouvelle édition des *Fables* de Jean de La Fontaine. À ce propos, il a cette remarque caustique dans son *Journal* : «À Paris, une grande maison d'édition me confie la préparation d'une nouvelle édition des *Fables*. À Montréal, *La Patrie* me faisait traduire des *comics*» (26 juin 1959). L'ouvrage est préfacé par Pierre Daninos.

Conclusion

Après une absence de dix ans, Pierre Baillargeon rentre au pays. Il trouve un emploi au Service des relations publiques de la société Bell. L'ambiance ne lui plaît guère. Dès janvier 1962, il passe à la Société des Chemins de fer nationaux, où il est préposé aux Services français des relations extérieures. Peu de temps avant sa mort, il est appelé à la Société royale du Canada. Il voit dans cet honneur un témoignage de reconnaissance de la part des siens. De santé fragile, miné par le travail ingrat des postes subalternes qu'il a occupés durant sa vie professionnelle, il s'éteint, en 1967, à l'âge de 51 ans, dans une clinique de l'État de New York.

Pierre Baillargeon a vécu en homme libre. Il a joui de cette liberté qui, comme il l'a dit lui-même, lui venait de sa maîtrise de la langue. Rigueur de pensée et de style, telle a été la marque de cet écrivain-traducteur, préoccupé avant tout par les choses de l'esprit. Sa vie durant, il aura cherché à épurer sa pensée, à dépouiller son style, à couper jusqu'à l'os la graisse dont s'alourdit la phrase. Toujours, il privilégie la formulation raccourcie à la phrase ample et déployée. La concision est sa signature.

Paradoxalement, bien que le style condensé, dru et sobre de l'écrivain n'ait pas été tout à fait du goût de ses compatriotes, moins entichés d'esthétique formelle, ce même style concis et serré du traducteur a fait le succès, depuis plus de quarante ans, de sa version française de *A Study in Scarlet*. S'il ne nous avait pas quittés dans la force de l'âge, Pierre Baillargeon nous aurait assurément donné d'autres traductions capables de subir l'épreuve du temps, test ultime et irréfutable de la valeur de toute traduction, et gloire posthume du traducteur.

Références

Journal (1939-1967) de Pierre Baillargeon, copie inédite

dactylographiée à partir des carnets noirs originaux, non paginés.

- DOYLE, sir Arthur Conan (1887, 1976), *A Study in Scarlet* (c1887), New York, Hart Publishing Co., préface de John Thorn, 223 p.
- DOYLE, sir Arthur Conan (1956), *Étude en rouge*, traduit par Pierre Baillargeon, dans *Sir Arthur Conan Doyle. Œuvres complètes*, t. 1, collection dirigée par André Algarron, Paris, Robert Laffont, p. 15-147.
- GAULIN, André (1980), *Entre la neige et le feu. Pierre Baillargeon, écrivain montréalais*, coll. «Vie des Lettres québécoises», no 18, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 323 p.
- TOUPIN, Paul (1972), «Pierre Baillargeon», dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, no 14, p. 120-130.

Source : Ce portrait a été publié dans la revue *Circuit* (n° 63, 1999, p. 22-23) de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec dans la chronique «Pages d'histoire» dirigée par Pierre Cloutier.